

AU FESTIVAL DE CANNES LA "SYMPHONIE PASTORALE"

Cannes, 23 septembre. — Les huit heures de projections par jour, auxquelles nous sommes assujettis, ne nous incitent pas à l'indulgence. Qu'importe ! « La Symphonie Pastorale » est un grand film, de bonne tenue, ennuyeux et sans vie, comme toutes les œuvres qui visent à la grandeur sans l'atteindre.

M. Delannoy, pour ne s'être pas nourri de toutes les œuvres de Gide, et de « L'Immoraliste » en particulier, ne sait pas qu'il faut choisir un bonheur à sa taille. « La Symphonie Pastorale » n'était pas à la taille de M. Delannoy. La question qui se pose est de savoir si le cinéma est à la taille d'une œuvre littéraire basée sur la notion du bien et du mal et sur l'in-

terprétation de versets bibliques. L'œuvre de Gide et celle de M. Delannoy n'ont de commun que le décor suisse, l'identité des personnages et l'ordre chronologique des événements. De l'essentiel, il ne reste qu'un reflet consciencieux, à peine huguenot, et tout de même très louable.

Un pasteur ramène, un soir, chez lui, une petite fille, aveugle et sauvage, qui ne sait ni parler ni marcher. Pour l'amour de Dieu, il pourvoit à son éducation, physique et morale. Sa femme, par discipline chrétienne, accepte, sans joie, ce surprenant fardeau.

Gertrude grandit. Elle est jolie, très jolie, et très attirante puisque Michèle Morgan lui prête son visage. Elle accapare, sans le vouloir, tous les soins, toute la tendresse du pasteur qui, lui, du dévouement total, cette forme raffinée d'un égoïsme supérieur, passe imperceptiblement de la tendresse à l'amour.

Là demeure la faille essentielle de cette œuvre cinématographique : aborder la description des sentiments, alors qu'ils sont en progression. Le cinéma, comme la tragédie théâtrale, doit les saisir en un instant de paroxysme et les dépeindre avec des images.

Le scénario, raconté, de « La Symphonie Pastorale » est aussi vide de résonances profondes que sa réalisation.

Et quand j'écris : « Le fils du pasteur est amoureux, aussi, de Gertrude, et le pasteur va le détourner d'elle, poussé par une très humaine jalousie », j'ai l'impression de vous raconter une pauvre histoire d'amour, exactement comme si j'étais obligée de résumer « Phèdre » ou « Antigone ».

Voici qu'une opération chirurgicale rend la vue à Gertrude. Cette lucidité, cette précision recouvrée, précipitent le drame. Le monde intérieur, dans lequel elle est obligée de vivre, n'a rien de commun avec ce qu'elle découvre. Et, quand elle peut mesurer l'étendue des malheurs qu'elle a inconsciemment causés, elle se jette dans un petit torrent.

Tout cela, il faut le reconnaître, le cinéma ne le transpose pas trop mal.

L'image de Michèle Morgan, morte, reste d'une telle beauté qu'elle peut égaler, sur un autre plan l'œuvre gidienne. C'est le seul moment où nous avons la sensation de l'équivalence.

M. Pierre Blanchard ressemble plus à une vieille cocotte qu'à un pasteur protestant. Il étale tous les sentiments qu'il aurait dû ignorer, — et que Gide décrit avec une pudeur concentrée, — avec une ferveur de cabotin.

M. Delannoy, excellent metteur en scène, nous présente des paysages suisses avec un rare bonheur. S'il n'a réussi qu'une œuvre louable, sans utilité, il ne doit s'en prendre qu'au choix de son scénario

Monique BERGER.

Extrait de la quatrième édition
Festivals 19
M. Delannoy
M. Pierre Blanchard
M. Delannoy